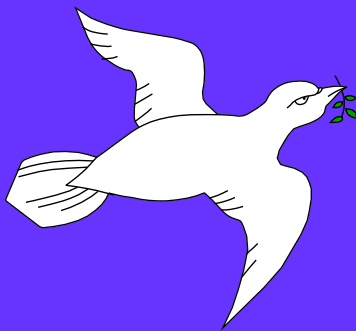




**TOUTES LES VIES
ONT UNE HISTOIRE**





Depuis maintenant deux ans , le SIMA organise chaque fin d'année une action pour une meilleure intégration des publics qu' il accueille .

Avec la création de ce petit livret, nous offrons la possibilité à nos étudiants de vous faire partager leurs problèmes et de comprendre pourquoi ils sont ici en Belgique.



Toutes les vies ont une histoire et bien voici la mienne.....

Je suis arménienne, mon mari et mes enfants sont géorgiens ; voici comment commença notre malheur et comment nous sommes devenus étrangers chez nous.....

Le 14 août 1992, le gouvernement Géorgien envoya ses troupes sous prétexte de mettre de l'ordre en Abkhazie : ce fut le début de la guerre. Les abkhazes n'étaient pas préparés à cette guerre et malgré une forte résistance, ils durent se replier sur les rives de la rivière **Coumista** qui devint alors la ligne de front dans cette guerre qui n'avaient pas de sens. J'habitais avec mon mari et mes enfants un superbe appartement dans la ville de **Soukhoumi**.

Le repli des forces abkhazes laissa notre belle ville aux mains des soldats géorgiens qui pillèrent et volèrent les familles abkhazes. Les Arméniens d'Abkhazie sont joints aux abkhazes pour lutter contre l'armée géorgienne. Les Arméniens étaient des gens très combatifs et remportaient des victoires locales sur l'armée géorgienne. Ce fut pour moi, le début de mes problèmes. En effet, mon mari et mes enfants étaient géorgien mais moi, j'étais d'origine arménienne. De ce fait, les soldats pénétrèrent chez nous et nous dépouillèrent de tout ce qui avait de la valeur. L'armée géorgienne avait des difficultés à lutter contre les Abkhaze et les Arméniens. Tous les hommes géorgiens furent appelés à servir dans l'armée géorgienne.

Mon mari dut alors partir et s'engagea dans l'infirmerie car il lui était impossible de se battre contre ses amis abkhazes ou arméniens. Seule dans mon appartement, j'ai dû subir les harcèlements ponctuels des soldats géorgiens qui profitaient de l'absence de mon mari pour nous violenter. Je craignais de plus en plus pour ma vie et celle de mes enfants car à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit on pouvait pénétrer chez nous pour nous violenter, voire nous tuer

Les Géorgiens locaux me pointaient du doigt car j'étais arménienne. Pendant plus d'un an, j'ai vécu dans la crainte d'être tuée.

Finalement, après plus d'un an, Abkhazie fut délivrée par les Abkhazes et les Arméniens qui avaient réussi à repousser l'armée géorgienne. J'étais contente pour mes enfants, je pensais que la vie reprendrait son cours tranquillement en oubliant les blessures de la guerre. Profitant de l'agitation, mon mari rentra à la maison. Mon mari avait été contraint à servir l'armée géorgienne et il craignait des représailles de la part du mouvement abkhaze.

J'allais donc trouver le responsable abkhaze afin qu'il m'accorde une protection pour mon mari et mes enfants. Celui-ci me promit alors que rien n'arriverait à ma famille et que je devais m'inquiéter de rien. Mais un jour, des soldats abkhazes sont venus chez nous, ils ont frappé et questionné mon mari : "où étais-tu pendant la guerre?". Ils le savaient très bien où il était pendant la guerre mais ce n'était qu'un prétexte pour le battre, le casser. Soudain, un coup de feu se fit entendre, d'autres soldats venaient de tuer notre voisin géorgien qui était recteur de l'université subtropicale. Les soldats nous dirent alors de quitter la ville sinon le même sort serait réservé à mon mari et à mes enfants. Montré du doigt par les Géorgiens, méprisés et violentés par les abkhazes, nous décidèrent alors d'aller habiter chez ma mère.

Là-bas la situation était pareille mais mon mari et mes enfants restaient cachés chez ma mère. Quant à moi, je trouvais alors un travail comme professeur de sports dans une école primaire ce qui me permit de subvenir à nos besoins pendant quelques temps.

Un soir, des grenades furent jetées à travers les vitres de la maison: mon fils fut blessé !

J'étais terrifiée : il était recouvert de sang, le ventre était gonflé et il avait perdu tous les doigts à une main.

Mon mari n'osait pas sortir, ma fille était dans un état de choc, j'ai pris alors mon fils dans mes bras, je suis sortie de la maison et j'ai couru sans m'arrêter jusqu'au poste de la croix rouge. Mon fils fut alors hospitalisé pendant trois mois. Dès son retour, je déménageais avec mes enfants pour aller habiter chez une tante à Emeré. Malheureusement, mon mari resta chez ma mère car il était impossible pour lui de quitter la ville sans se faire prendre par les abkhazes. Devant tant d'horreur, l'idée de quitter le pays naissait en moi.....

Le temps passa et les nouvelles de ma mère et de mon mari se faisaient rares. Un jour, ils m'apprirent qu'un de mes oncles avait été tué, sa femme avait perdu l'usage de ses jambes leur fils avait perdu une jambe et ma propre sœur avait perdu son bébé.

Je décidais alors de retourner, avec ma tante et mes enfants, chez ma mère pour soutenir ma famille. Pendant que ma mère, mon fils et moi étions partis à l'enterrement, des hommes masqués ont pénétré dans la maison de ma mère. Ma fille, mon mari et ma tante y étaient restés.

Ils tenaient en joue ma famille. Ma fille se fit violer devant son père et sa tante. Ensuite quand tous les soldats étaient passés, ils tuèrent mon mari et ma tante.

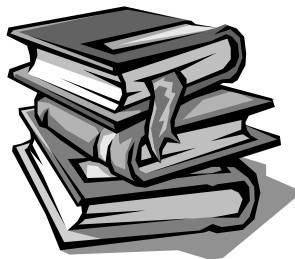
Quant à ma fille, un sort plus horrible encore que la mort lui était réservé. A plusieurs reprises, j'ai appelé à l'aide le gouvernement géorgien ; on m'a répondu : "Ne vous en faites pas, on la retrouvera"

Plus le temps passait, plus je perdais l'espoir de la revoir. J'étais comme un légume sans volonté. Je ne voulais plus vivre, je ne voulais plus combattre. Mais un matin, ma fille est rentrée, elle ne pesait plus que 36 kilos. Elle pleurait la nuit, appelait au secours. Pendant plus de six mois, elle avait été violée par les hommes qui l'avait enlevée. Mon fils était handicapé à vie, ma fille meurtrie jusqu'au plus profond de son être et moi, je n'en pouvais plus. Il fallait que l'on quitte ce pays où nous n'étions plus que des étrangers.

Nous sommes alors partis pour la Russie. A la frontière, nous avons payé 500 roubles par personnes aux gardes pour nous emmener à Sotchi.. La population nous sommait de retourner en Abkhazie ; ils prétextaient qu'ils avaient assez de problèmes avec leurs rebelles Tchétchènes. Nous sommes alors partis pour Moscou, puis nous avons traversé la frontière Bélorusse-Pologne, en direction de l'Allemagne puis de la Belgique. Après sept ans vécus dans la haine, la mort et les tourments, j'espérais enfin pouvoir reprendre une vie décente en Belgique, avec mes enfants.

Hélas, j'ai été profondément déçue car l'état belge a difficile de croire en mon histoire.

Étrangère dans mon pays, étrangère en Belgique, ma vie continue, et l'histoire n'est pas prête de s'achever....



Toutes les vies ont une histoire mais la mienne est unique: voilà donc comment je suis arrivée en Belgique avec ma famille...

J'ai 39 ans et je suis originaire du Kosovo et d'ethnie albanaise. J'habitais autrefois une ville au Kosovo qui comptait plus ou moins 20.000 habitants. C'était une ville chouette; tous les jours, quelque chose se passait. Ce qui nous donnait toujours un sujet de conversation.

Mon habitation était une magnifique villa de trois étages, ma famille et moi avions un niveau de vie convenable. Mais un jour, la guerre débuta et nous perdîmes tout : la villa fut détruite et nous n'avons pu sauver que quelques vêtements et quelques photos. Fuyants la guerre, nous avons du loger tant bien que mal là où il y avait un endroit pour se reposer.

Tel est le sort que nous réserve la vie un jour on a tout ; un autre, on n'a plus rien, on n'existe même plus !

La guerre continuait mais mon mari et moi ne pouvions plus supporter cette tension, cette crainte de mourir et de voir mourir nos enfants.

L'idée de partir en Belgique germait dans notre tête. Pourquoi la Belgique ? Mon mari et moi savions que la Belgique était le centre administratif de l'Europe, on espérait que les droits de l'homme étaient mieux respectés là-bas. Nous avons alors dit adieu au Kosovo pour toujours et nous nous sommes réfugiés en Albanie. Nous avons alors embarqué avec les enfants sur un petit bateau à moteur et malgré une violente tempête dans laquelle nous avons manqué de perdre la vie, nous sommes arrivés en Italie.

La route vers la Belgique n'était plus très loin et nous l'achevions en voiture.

Mon mari et moi, nous nous pensions enfin sauvés et libres mais commença alors toute une longue série de démarches administratives difficiles à comprendre par des gens qui ne parlent pas la langue du pays. Tant bien que mal, nous attendons notre acceptation ou au pire notre refus d'accès au territoire belge. La plus grande préoccupation pour nous est l'avenir de nos enfants. Un avenir qui pourrait être compromis si un retour forcé au pays était exigé par l'état belge.

Nous ne sommes pas des étrangers, nous sommes des personnes qui ont connu la guerre, la mort dans leur pays. Nous sommes des fantômes du passé, des fantômes du présent, ne laissez pas nos enfants devenir des fantômes du futur...



La Tchétchénie a déclaré son indépendance en octobre 1991.

Mais le Kremlin voulait créer en Tchétchénie une "opposition manœuvrable", et lui offrir des armes et des experts militaires. À la moitié de l'année 1993, les tensions internes sont devenues de violentes confrontations. Le conflit avait lien entre le Parlement et le Président DOUDAËV. Cette compétition politique s'est concentrée sur trois domaines clé : le pétrole, le commerce de la drogue et des armes.

Pour la Fédération de Russie et en particulier pour Moscou, la Tchétchénie est la plaque tournante pour le banditisme et le crime organisé de type mafieux. La Tchétchénie a été accusée d'aider dans le transport de contrebande, d'argent, d'armes ou de narcotiques vers d'autres centres. Les Russes voulaient exploiter le pétrole qui se trouve sur le sol tchétchène. Le 26 novembre 1994, la guerre éclata entre la Tchétchénie et la Russie. Le 11 décembre 1994, les Russes sont intervenus pour "restaurer l'ordre". Plus de 40.000 hommes et quelques 500 tanks et véhicules blindés se sont lancés à l'assaut de Grosny. Ensuite, ils ont bombardé Grosny. Les deux premiers mois de guerre ont été fortement médiatisés en Russie et à l'étranger jusqu'au 18 janvier 1995 quand les troupes russes ont occupé le Palais Présidentiel de Grosny.

À la mi-février, un bref répit était accordé. Le 13 février en Ingouchie, le Colonel Général Anthony KULIKOV, commandant des forces russes en Tchétchénie a rencontré le bras droit de DOUDAËV et ils se sont mis d'accord sur un cessez-le-feu total pour permettre un échange de prisonniers, l'enterrement des corps des soldats.

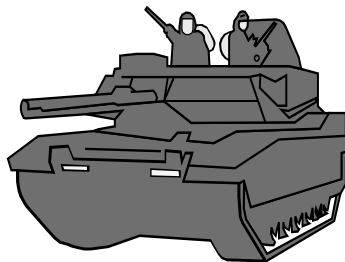
Le conflit a déjà fait plus de morts du côté tchétchène, 40.000 maisons détruites et 300.000 à 400.000 déplacés. Le centre de Grosny a été complètement détruit. De nombreux champs sont incultivables à cause des mines. Les troupeaux sont infectés par la tuberculose et les enfants tombent malades en buvant le lait.

Notre république a été détruite ainsi que notre peuple tchéchène. Nous pensons que les russes sont des bandits, des terroristes,... Les Russes tirent sur tout ce qui bouge que ce soit des enfants, des femmes ou des hommes.

Il n'y a plus de nationalité tchéchène car tout le monde s'en va du pays. Ils veulent retrouver la liberté. Le peuple tchéchène qui habite en Russie est prisonnier. Le peuple tchéchène poursuit le peuple russe. Afin de trouver leur droit, leur nationalité et leur liberté. C'est toujours le même problème, tous les 50 ans, la guerre recommence et cela dure depuis 400 ans. Tout le monde devrait avoir les mêmes droits, mais seulement quand on est tchéchène on n'a droit à rien. Le ministre de la police russe donne l'ordre d'arrêter tout les tchéchènes qui habitent en Russie et de les emprisonner. Cela était devenu impossible de continuer à vivre dans notre pays natal. Plusieurs membres de notre famille furent tués pendant leur sommeil. Un de mes fils fût mutilé devant ma famille et moi et ensuite, les soldats l'ont exécuté, cela fût la goutte qui fît déborder le vase. Nous avons quitté notre pays, mon mari et moi et nos deux fils. Mais nous ne pouvions pas quitter notre pays car nous n'avions pas de passeport, alors nous avons dû donner (+/- 100.000 frs soit 2.479 € par personnes) pour obtenir notre passeport. Nous avons quitté la Tchétchénie en voiture et nous nous sommes dirigés vers la Russie.

En Russie, nous avons pris un avion en destination de l'Espagne. De là, nous sommes montés dans un train en direction de la France et ensuite vers la Belgique.

En arrivant en Belgique, c'était le rêve, nous avons traversé beaucoup de villes et de villages. Nous sommes venus nous installer à la capitale, à Bruxelles. Notre étonnement fut grand car beaucoup de bâtiment de style différent, assez vieux, énormément de circulation tant de voitures que de transports en commun. Quand nous nous sommes installés nous avons remarqués que beaucoup de personnes furent dans la même situation et pas seulement de nationalités tchéchène mais aussi d'autres nationalités ! Nous avons trouvé les Belges très accueillants, très souriant, nous nous sentions libres. Votre pays nous a redonné l'espoir, la possibilité de vivre une nouvelle vie, d'oublier le malheur. Nous essayons de retrouvés le bonheur, la joie de vivre que la guerre nous a malheureusement enlevés. Nous espérons toujours et ce malgré le bien que vous nous apportez retourner un jour en Tchétchénie et tout reprendre au point de départ.



J

'ai participé à la première guerre entre la Russie et la Tchétchénie. Tant qu'il n'y a pas de droits internationaux reconnus au niveau des relations entre les états sur la guerre avec la Russie, je me trouve aujourd'hui obligé de passer sous silence le fait de ma résistance contre l'occupation russe en Tchétchénie et ceci pour préserver la sécurité des miens et la mienne. Il est évident que les Russes ont réussi à faire passer le peuple tchétchène pour des terroristes de part le monde.

Après la première guerre, en août 1996, on m'a offert un travail à l'université dans la chaîne des mathématiques supérieures de la physique générale. J'ai eu fini mon agrégation à la chaîne de physique nucléaire sur le thème "Tirage superficiel des métaux". En juillet 1999, les hommes de Chamile Bassaev (Commandeur des forces unies "Choura" qui est l'organe de décisions des "Maudjahides" du Caucase du nord) commencent la deuxième guerre (très violente), ainsi le cesse le feu signé en août 1996 à Khassayourt avec la Russie n'est plus qu'un souvenir. Par son action Chamile Bassaev a mis tout le peuple tchétchène en danger. L'armée russe se livrant aux pires vandalismes a mis les tchétchènes dans des conditions insupportables. Aujourd'hui, se déroule là-bas la pire des guerres que l'homme n'est jamais entrepris. Le silence du monde sur le génocide est simplement accablant, notre seul espoir à ce jour reste le tout puissant et la charité et la compréhension des hommes de bonne volonté. Pour son "exploit" au Daghistan, Bassaev et son épouse répondront devant la justice du peuple tchétchène et non selon les lois russes.

Quand les forces armées russes sont rentrées en Tchétchénie en octobre 1999, j'ai fait passer ma famille à travers les montagnes en Géorgie où vivent des tchétchènes de notre famille.

En novembre 1999, mes deux fils ont été agressés, sans raison apparente, par douze hommes avec utilisation de pistolets Makarov et silencieux. Mes fils étant très sportifs ont pu s'en sortir tant bien que mal. Plus tard, nous avons appris que ces hommes étaient à la solde de Chamille Bassaev. Alors mes parents m'ont convaincu et aidé à envoyer ma famille en Turquie. J'ai perdu alors tout lien avec eux, nous étions coupés l'un de l'autre.

Quand la deuxième guerre a commencé, j'ai décidé par conviction de ne pas participer mais à la fin de janvier 2000, dans l'hôpital où je vivais, on a amené 56 blessés qui ont pu s'en sortir du siège de Grosny, c'était des hommes très faibles, démunis et très abattus moralement, ils avaient perdu 500 hommes à la sortie de Groznie, on ne savait plus comptait les blessés tellement ils étaient nombreux.

Les Russes voulaient arrêter les blessés et les amener dans leurs camps de concentration, les Russes ont alors encerclé l'hôpital où ces hommes ont été hospitalisés, appuyés par 500 à 600 blindés.

Alors, avec mes amis de la première guerre et quelques-uns de la seconde, nous avons attaqué les Russes en les obligeant de desserrer l'étau autour de l'hôpital.

Telles furent les conditions dans lesquelles j'ai été amené à prendre les armes pour la deuxième fois. Grâce à nos actions nous avons pu sauver les blessés et nous les avons cachés un peu partout par après.

"Ma guerre" s'est terminée quand par hasard le 15 avril 2002, je fus arrêté à un poste de contrôle (KPP) russe, à la suite de transport de marchandise tchétchène travaillant pour le compte des russes.

Il est à noter que j'ai toujours été contre la campagne Wahabite qui a lieu dans mon pays, avec l'appui de pays étrangers.

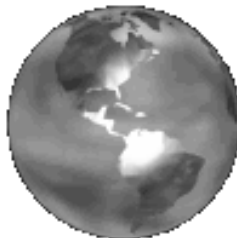
Après mon arrestation, on ne m'a pas emmené dans le camp de concentration parce que les membres de ma famille ont menacé les Russes de représailles sur les officiers.

Je m'en suis sorti avec une luxation du bras gauche et quelques petits problèmes de santé. J'ai eu la chance d'être sur les premières lignes où on ne maltraite pas trop les prisonniers de guerre.

Le 20 mai 2000, on m'a libéré et je devais disparaître sinon, je risquais de ma faire reprendre. Je ne pouvais pas rester chez moi à cause des contrôles trop fréquents, me cacher chez les autres aurait mis leur vie en danger, de plus ma santé commençait à régresser après la prison, j'avais besoin de repos et de soins. Alors un homme d'affaire de mon village qui était commandant de milice locale à la solde des russes, a pris ma destinée en main, en finançant et organisant mon voyage vers la Belgique. Il est à signaler que cet homme étant dans les rangs des russes a empêché beaucoup d'exactions envers mon peuple.



Mon pays est l'Azerbaïdjan. La vie y était paisible et agréable avant la guerre. Nous sommes rentrés en guerre contre l'Arménie. La cause de cette guerre est très simple, c'est la richesse de notre terre. En effet, elle contient beaucoup de pétrole et de gaz. Avant que je quitte mon pays avec mes deux enfants, neuf villes avaient été complètement rasées. Les Arméniens avaient fait alliance avec les Russes dès lors ils étaient beaucoup plus forts. Beaucoup de sang a coulé, 22.000 personnes sont mortes, 15.000 personnes ont été mutilées et 10.000 personnes sont parties sur les routes du monde. Alors un jour, sans rien dire à personne, j'ai tout quitté et j'ai emmené mes deux enfants pour essayer de leur offrir une vie meilleure. Nous sommes partis vers la Turquie à pied. Le trajet me semblait interminable, il fallait sans cesse être très prudent pour ne pas être découvert. Nous nous sommes cachés quelques temps, avant de reprendre la route vers l'Europe. Nous avons pris un bus vers la liberté, mais cette liberté avait un prix, j'ai dû payer 3.718,40 Euros pour nous trois. Les conditions du voyage furent épouvantables. Nous étions entassés les uns sur les autres, c'était un vrai commerce. On nous avait tous promis des merveilles, on nous a dit qu'en Belgique, on aurait un logement, des papiers et que tous se passeraient bien pour nous. Mais la réalité est autre. La vie est difficile, mais ici, il n'y a pas la guerre, alors le tableau est un peu plus clair.



Réflexion:

La Belgique possède une population importante d'origine étrangère. Cette population est extrêmement diversifiée et les termes utilisés pour la désigner aussi. Étrangers, immigrés, réfugiés, primo-arrivants, sans papiers.... Tant d'étiquettes qui collent à la peau comme un chewing-gum à la chaussure. Le racisme et la peur sont des prétextes utilisés pour refuser l'évidence, pour nous ignorer voire nous mépriser?

Les événements qui se sont déroulés et qui se déroulent aujourd'hui dans notre pays, nous ont obligés à fuir avec nos femmes et nos enfants pour pouvoir survivre....Les guerres ou les problèmes économiques ont fait de nous des fantômes du passé, des fantômes du présent et peut-être des fantômes du futur. Pourtant qu'avons nous de différents?

N'avons - nous pas un corps, une tête, deux bras, deux jambes?

Nous avons un cœur pour aimer, une tête pour penser, des bras pour agir, une bouche pour parler et des oreilles pour entendre.

Peut-être que notre langue est différente, peut-être que notre culture est étrange ou encore la couleur de notre peau n'est pas semblable à la vôtre! Mais c'est la même chose pour nous, vous êtes différents, vous avez votre culture, vos habitudes et ce n'est pas pour ça que nous vous critiquons. Pour un monde meilleur, vivons et assumons nos différences car notre culture n'est -elle pas le cadeau le plus beau que l'on puisse faire aux générations futures. Comme dirait Martin Luther King: "J'ai fait un rêve, le rêve d'une société multiculturelle où les différences physiques, de race, de couleur, de peau, de sexe, de religion, d'âge n'existe plus ". Mais ce n'est qu'un rêve et pourtant; si aujourd'hui chacun de nous faisait le premier pas, ne serait-ce pas le commencement du plus beau rêve? Maintenant devant vous, je fais le premier pas et je vous tends la main. Libre à vous de la serrer ou de la refuser.

Si vous la refusez, demandez-vous le soir devant votre miroir: Quelle est la différence?"





Avec le soutien de la communauté française -Division générale de la culture
Et de la cocof



21 Rue Brialmont
1210 Saint-Josse Ten Noode

Téléphone : 02/219.45.98
Télécopie : 02/223.39.81
Messagerie : sima.asbl@skynet.be
Site : <http://users.skynet.be/sima.asbl>



**service général d'éducation permanente
reconnu par le ministère de la communauté française**

NE PAS JETER SUR LA VOIE PUBLIQUE